

« Le 30 avril au matin à 9 heures très exactement, j'étais au sommet de l'Hélicon où j'ai gravé votre nom et aussi celui d'André Salmon sur un rocher tout près de la source Hypocrène. ». Salmon encourage leur relation commune à la *réalité*, leur prédilection pour l'*économie*, leur confrontation à l'objet (Gaspard est considéré comme un peintre de la réalité, dans la lignée de l'École Française, et André Salmon le voit comme un continuateur de Derain), et à ce qui excède ses contours et sa matérialité brute : « Les objets qu'il [Gaspard] peint n'affirment pas seulement leur existence mais aussi offrent leurs reflets, leur mystère lumineux. »

Dans une conversation épistolaire fournie qui compte déjà *trois* voix en réalité (Follain, Gaspard, sa sœur Paule), Salmon vient adjoindre la sienne. Ces lettres, qui mériteraient d'être publiées, dessinent aussi ce que Marie-Paule Berranger intitule une « poésie fugitive », celle des « éventails, dédicaces et cartes postales » : Follain et Salmon, très proches de Paule, modiste chez Reboux, lui envoient des poèmes inédits (Salmon par exemple lui offre en 1942 ce qui deviendra en 1944 *Odeur de poésie*), écrits selon la circonstance du jour, des dessins, des graffittis, des cartes de vœux, des montages, des rubans... Follain flirte, Salmon papillonne. Si l'entre-deux-guerre insouciant laisse le champ libre aux délires poétiques, l'Occupation ramène les correspondants aux soucis de ravitaillement et de sécurité. Lorsque Gaspard est fait prisonnier dans un Stalag allemand, entre 1940 et 1945, les lettres de Salmon et de Follain revêtent un ton inquiet et protecteur pour le frère comme pour la sœur, demeurée à Paris. À la promesse de sa libération, Salmon multiplie auprès de Paule les cartes joyeuses enluminées de dessins. L'ensemble offre le témoignage vivant d'une indéfectible amitié et d'un élan créateur dont les proches sont les premiers témoins.

Les divers hommages que Follain rend à Salmon après sa disparition en 1969 ne cessent de souligner et d'honorer l'éclectisme passionné de son « père et frère », qui le reconnut, l'encouragea, l'accompagna et le porta au-devant de lui-même. S'ils témoignent de l'admiration qu'il voua à l'écrivain, ils laissent constamment transparaître l'affection qu'il portait à l'homme, « homme de qualité, d'une générosité à toute épreuve », « poète à la mesure du monde », à la « gentillesse naturelle » et d'une rare « jeunesse de cœur et d'esprit ».

*Elodie Bouygues*

## **Biographie d'André Salmon (Paris, 1881 - Sanary, 1969)**

**4 octobre 1881 : Naissance** à Paris, dans le XI<sup>e</sup> arrondissement, 163 bd. Voltaire, d'André Salmon, quatrième enfant, tard venu, d'Émile (41 ans), fils de Théodore Salmon artiste peintre, et de Sophie (37 ans), fille du docteur Cattiaux conseiller municipal de Belleville. À la faveur de l'amnistie, les parents, anciens communards, viennent de rentrer en France, après un exil de dix ans à Londres.

**1882-1891 : Nombreux déménagements, scolarité décousue.** Statuaire de formation, Émile s'est reconverti dans la gravure afin de nourrir ses quatre enfants, au moment où la photographie concurrence l'usage de l'eau-forte pour la reproduction des tableaux. Les commandes se font rares. Morosité ambiante ; visites au Louvre et au Muséum sous la conduite du père, darwinien convaincu. Replié sur lui-même, le jeune André s'invente une mythologie personnelle avec les souvenirs de la Commune (papa, maman, en haut des barricades) et la guerre du Tonkin (Georges, le grand frère, se battant contre les Pavillons noirs). Les spectacles de l'exposition de 1889 (fontaines lumineuses, danse du ventre, feu d'artifice tiré du premier étage de la Tour Eiffel) voisinent dans sa cervelle avec les personnages de ses lectures favorites : Costal l'Indien et le capitaine Corcoran, héros de Gabriel Ferry et d'Alfred Assolant, le petit Jack d'Alphonse Daudet. Il aime les images d'Épinal, les fables de La Fontaine illustrées, les aventures de la famille Fenouillard. Premiers vers écrits à dix ans.

**1892-1895 : Autodidacte.** Par négligence ou par esprit d'économie, les parents Salmon renoncent à financer les études secondaires de leur cadet. Sans camarade d'école ni de jeu, André lit tout ce qui lui tombe sous la main, les œuvres complètes de Dickens, le catalogue de la manufacture de Saint-Étienne... Il collectionne les coupures de presse et les portraits de Verlaine qu'il punaise sur les murs ; reçoit les leçons bénévoles d'un poète parnassien, Gaston de Raïsme, proche de François Coppée. Confiné dans un appartement parisien, au 53 bd. Montparnasse, il perçoit les rumeurs de la rue : scandale de Panama, bombes anarchistes... De quoi nourrir, toute sa vie, des doutes sur la valeur du système parlementaire, et des sympathies libertaires.

**1896-1901 : Séjour à Saint-Pétersbourg,** d'abord avec ses parents, puis seul, employé comme commis à la chancellerie du consulat de France. Les échanges culturels encouragés par la politique d'alliance franco-russe permettent à Émile Salmon d'aller enseigner la gravure dans la capitale des tsars. André doit être baptisé afin de pouvoir y résider (mesure antisémite). Il apprend le russe, s'inscrit à la bibliothèque impériale, découvre le théâtre antique, Dostoïevski, Nietzsche et, chez un libraire francophile, Corbière, Rimbaud, Lautréamont, Maeterlinck. Il fréquente les boîtes de nuit des Îles, les bals de l'ambassade, les maisons de prostitution, les bars ouverts toute la nuit aux cochers de fiacre ; devient le secrétaire d'un cercle romand de « bellettriens », venus de Lausanne. En traineau, en troïka, à cheval, à vélo, il fait des excursions dans le golfe de Finlande et sur les rives de la Volga, jusqu'à Nijni-Novgorod, célèbre pour ses foires annuelles. Cet exil de cinq ans dans une grande cité cosmopolite forme sa sensibilité :

nostalgie tempérée d'humour, goût de l'exotisme et du merveilleux, compassion pour tous les déracinés, mépris pour les mouchards au service de la police.

**1902 :** Retour en France pour le **service militaire** à Saint-Mihiel, puis à Rouen. Sentiment d'un nouvel exil à rebours. Ses compagnons le traitent comme un étranger et le surnomment « le soldat Popoff ». Réforme au bout de quelques mois, en raison d'une faible constitution.

**1903-1907 : Débuts littéraires.** Un soir d'avril, dans une cave du quartier latin, sous le patronage de la revue *La Plume*, Salmon rencontre Guillaume Apollinaire, jeune poète alors inconnu, et quelques aînés déjà célèbres comme Alfred Jarry, Paul Fort, Mecislas Golberg, anarchiste polonais d'origine juive qui deviendra son mentor. Un premier groupe d'amis se forme : Edmond-Marie Poullain, peintre et graveur, le sculpteur catalan Manolo et les trois poètes, Apollinaire, Salmon, Nicolas Deniker, qui bientôt fondent, avec Jean Mollet (dit le baron) une revue, *Le Festin d'Ésope*, dont le siège, 244 rue Saint Jacques, n'est autre que la petite chambre louée par Salmon. Le soir, on se rend en bande à la Closerie des lilas où une faune cosmopolite entoure les deux maîtres, Paul Fort et Jean Moréas. Employé dans une banque, Salmon donne sa démission en acceptant bravement les aléas de la vie de bohème. Avec son ami Maurice Cremnitz, il suit à la Sorbonne les cours de Marcel Schwob sur François Villon auquel il voue un véritable culte. Est-ce en automne, ou au tournant de l'hiver 1904-1905, Manolo le conduit au Bateau-Lavoir, chez Picasso qui lui montre ses toiles récentes (époque bleue). D'emblée, il est conquis et le restera toute sa vie. Peu après, le peintre lui présente Max Jacob, son ami depuis 1901. Désormais, sur la porte de l'atelier de la rue Ravignan on peut lire cette inscription à la craie bleue tracée par Picasso : « Au rendez-vous des poètes ». Salmon vit d'expédients, confectionnant des couplets pour *L'Assiette au Beurre*, des romans à deux sous, ou des chansons populaires en collaboration avec Mac Orlan rencontré au Lapin agile de la rue des Saules ; avec Apollinaire, il écrit de petites pièces de théâtre, dans l'espoir chimérique de faire recette. En mars 1905, il seconde Paul Fort, fondateur de *Vers et Prose* qui regroupe les derniers symbolistes et les jeunes poètes en quête d'un nouveau lyrisme. Salmon s'installe rue Boissonnade dans les locaux de la revue dont les éditions publient son premier recueil, *Poèmes*, reçu favorablement. Il s'agit d'un essai de lyrisme pervers : chansons douces-amères, alternant avec des allégories fastueuses qui dénoncent les charmes mortifères de l'esthétique symboliste.

Dans *La Revue immoraliste*, paraissent les premières pages d'un récit poétique, *Le Manuscrit trouvé dans un chapeau*. Dans *La Revue littéraire de Paris et de Champagne*, Salmon exprime pour la première fois son admiration pour le génie de Picasso. Poète, conteur, critique d'art, dès 1905, il semble avoir trouvé sa voie. Avec Apollinaire, on le voit aux mardis de Rachilde dans les locaux du *Mercur de France*. Désir de prendre ses distances, impécuniosité chronique ? Sans rompre avec Paul Fort, Salmon quitte le secrétariat de *Vers et Prose* et s'installe, 3 rue Soufflot, au huitième étage en face du Panthéon ; c'est là qu'il apprend à fumer l'opium, aux côtés de René Dalize, marin permissionnaire, ami d'Apollinaire, devenu le sien. Puis il accepte une place de régisseur dans les tournées Baret, ce qui lui permet de gagner quelque argent tout en partageant la

vie d'une troupe ambulante, fêtée dans toutes les grandes villes de France et des pays limitrophes.

**1907-1908 : Montmartre.** Pour se rapprocher de Picasso, Salmon loue un deux-pièces, 36 rue Saint-Vincent, à l'angle du cimetière, non loin du Lapin agile où il nouera de solides liens d'amitié avec des Montmartrois devenus célèbres, Francis Carco et Roland Dorgelès.

Aux éditions de *Vers et Prose*, paraît son deuxième recueil, ***Les Féeries*** : les vers libres alternent avec les strophes régulières ; les pitoyables héros de la vie quotidienne, filles et marlous, voisinent avec des figures exotiques, clowns, écuyères, tsiganes, rois nègres, ou avec des personnages venus de l'œuvre de François Villon, de Goethe ou de Dostoïevski. Au Bateau-Lavoir, dont il vient occuper un atelier vacant, Salmon suit, jour après jour, les métamorphoses d'un grand tableau qu'il baptisera *Les Demoiselles d'Avignon*. Un banquet est organisé en l'honneur du douanier Rousseau et l'on médite la leçon des statuettes d'Afrique et d'Océanie. Après de multiples liaisons éphémères, Salmon s'éprend de Jeanne Blazy-Escarpette, belle fleur du pavé parisien. Soucieux de s'établir, il entre à *L'Intransigeant* et travaille pour *Le Soleil*, inaugurant ainsi une longue carrière dans la presse parisienne.

**1909-1913 : Fin de la vie de bohème.** Devenu journaliste, Salmon épouse Jeanne en l'église Saint-Merry. Apollinaire, témoin du marié, dit en guise de toast le « Poème lu au mariage d'André Salmon le 13 juillet 1909 » où il voit les drapeaux de la fête nationale claquer en l'honneur de son ami. Les jeunes époux s'installent rue Rousselet dans le VII<sup>e</sup> arrondissement. Le troisième recueil de Salmon, ***Le Calumet*** (1910), fait le bilan et prend congé d'un lyrisme convulsif : une écriture fantaisiste, légère et maîtrisée, relègue dans le passé une série d'allégories érotiques et funèbres que le poète offre à sa muse, Jeanne, «Ma Béatrice», en signe d'allégeance. S'étant fait connaître dès 1909 à *L'Intran* comme ardent défenseur de la peinture nouvelle, Salmon cède sa place à Apollinaire et fonde en 1910 à *Paris-Journal* « Le Courrier des ateliers » signé La Palette, qui fait pendant au « Courrier des Lettres » tenu par Alain-Fournier. Il emménage au 3, puis au 6, rue Joseph-Bara ; l'atmosphère fiévreuse de La Closerie des lilas émigre vers les cafés cosmopolites de Montparnasse : le Dôme, La Rotonde. Le 1<sup>er</sup> juin 1911, il fait jouer à la salle Malakoff une revue de la vie littéraire mise en couplets, *Garçon !... de quoi écrire !*, applaudie du Tout-Paris. Dans ses *Nouvelles de la République des lettres*, il s'en prend à l'unanimité de Jules Romains et au futurisme de Marinetti. Des liens se nouent avec de jeunes peintres, Kisling et Pascin qui seront des amis indéfectibles. L'atelier de Kisling, 3 rue Joseph-Bara, prend le relais du Bateau-Lavoir ; on y voit Modigliani, Cendrars, Cocteau, Max Jacob... En 1912, paraissent deux livres majeurs : ***Tendres Canailles*** et ***La Jeune Peinture française***. Le premier impose Salmon comme conteur, le second, comme critique d'art. Centré sur le chapitre intitulé « Petite histoire anecdotique du cubisme », il présente Picasso comme le héros de l'art nouveau.

**1914-1918 : La guerre.** Salmon vit au *Gil Blas* les dernières heures d'une encore belle époque, lorsqu'il apprend, en août, la mobilisation générale contre l'Allemagne de

Guillaume II. Engagé volontaire, il fait ses classes au fort de Vincennes avant de rejoindre un bataillon de chasseurs à pied et de monter en ligne en Artois puis en Argonne. Il connaît les veilles épuisantes au créneau, les pieds gelés dans la boue des tranchées, les patrouilles où l'on rampe sac au dos parmi les cadavres de la veille sous les tirs croisés des deux lignes adverses ; puis l'ambulance, les soins précaires à l'hôpital militaire, le dépôt d'éclopés, et enfin quelques jours de convalescence à Nice. De retour à Paris, il devient l'homme à tout faire du journal *L'Éveil* de Jacques Dhur. Il publie *Le Chass'Bi* et *Histoires de Boches*, bien dans le goût du jour. Il organise en juillet 1916 le Salon d'Antin chez le couturier Paul Poiret où l'on voit pour la première fois *Les Demoiselles d'Avignon* de Picasso ; et il participe aux soirées de la rue Huyghens où fraternisent peintres et poètes de l'art nouveau. La nouvelle tant attendue de l'armistice, le 11 novembre, est endeuillée par la mort de Guillaume Apollinaire, victime de la grippe espagnole. Un recueil de contes anciens, *Monstres choisis*, paraît en juillet 1918, aux éditions de *La Nouvelle Revue Française* ; l'ouvrage épuisé dès le mois d'août est aussitôt réédité. En excellents termes avec Jean Paulhan qu'il connaît depuis 1907, Salmon aura désormais ses entrées chez Gallimard.

**1919-1921 : L'âge d'or du nominalisme.** Longtemps différés en raison de la guerre, des ouvrages achevés en 1914 paraissent coup sur coup : un recueil de contes, *Mœurs de la famille Poivre*, *La Jeune Sculpture française*, suite annoncée de la *Jeune Peinture*, et *Le Manuscrit trouvé dans un chapeau* orné de dessins par Picasso. Dans cette arlequinade, Salmon assemble des textes d'époques et de factures différentes. L'esthétique de la simultanéité (que l'on appellera bientôt « le cubisme littéraire ») régit l'ensemble. En janvier 1919, exalté par le souffle révolutionnaire venu de Russie, Salmon achève une épopée, *Prikaz* (« décret » en russe), poème unique en seize fragments juxtaposés. Chacun envisage la révolution d'un point de vue spécifique, sans continuité narrative ni retour des personnages, ce qui rend l'œuvre de Salmon bien différente des *Douze* d'Alexandre Blok auquel on l'a parfois abusivement comparée. Cette plaquette qui célèbre les espoirs du peuple russe, sans préjuger de l'avenir, lui vaut la sympathie de jeunes gens peu soucieux de se soumettre à l'autorité d'André Breton : Florent Fels, André Malraux, Pascal Pia, Raymond Radiguet. Dans la postface, Salmon rejette le discours des valeurs et présente son « nominalisme » comme « l'acceptation d'un fait sur le plan merveilleux ». La fièvre créatrice se prolonge pendant les deux années suivantes. Salmon publie un nouveau bilan esthétique, *L'Art vivant*, deux romans majeurs, *La Négrresse du Sacré-Cœur* et *L'Entrepreneur d'illuminations*, trois recueils poétiques dans sa nouvelle manière, *Le Livre et La Bouteille*, *L'Âge de l'Humanité* et *Peindre*. Montparnasse est en deuil ; Modigliani est mort le 25 janvier 1920, à l'hôpital de la Charité, et sa compagne Jeanne ne lui a pas survécu. Salmon travaille pour *L'Europe nouvelle* et pour *La Paix sociale*, journal de gauche ; le 6 avril 1919, il a participé à un défilé colossal, en faveur de Jaurès, assassiné à la veille de la mobilisation générale. En février 1920, il a fait partie de l'équipe d'*Action* autour de Florent Fels, en mars il a présenté la première soirée Dada à Paris, devant un public éberlué par les provocations de Tristan Tzara, et il a donné un poème à *Littérature*, la nouvelle revue d'André Breton, Philippe Soupault et Louis Aragon. Appelé au journal *Le Matin* par Colette, il prend en

charge la chronique judiciaire et assiste avec elle au procès Landru.

**1922-1930 : Le vertige des années folles.** À Paris, sans participer à la vie mondaine qu'anime Jean Cocteau au Bœuf sur le toit, Salmon n'en est pas moins pris dans un tourbillon d'activités dispersées. Ses rencontres quotidiennes dans les cafés, chez les peintres ou dans des galeries lui permettent de nourrir son livre *Propos d'atelier*. Est-il victime de sa notoriété ? On lui demande des préfaces à des expositions, des monographies pour des éditions d'art. On ne compte plus les revues auxquelles il collabore. Auprès des artistes étrangers qui affluent à Montparnasse, il joue le rôle de consul des arts et lettres, obtenant un permis de séjour, un atelier, la prolongation d'une bourse d'études. Son portrait par Picasso, Modigliani, Marie Laurencin, Léopold Survage sert de frontispice à ses ouvrages ; Derain a orné de bois gravés la réédition de son *Calumet* ; la *Négresse* a concouru au prix Goncourt ; Florent Fels, Georges Gabory, préfacent la réédition de *Prikaz* et du *Manuscrit trouvé dans un chapeau* chez Stock, dans la première collection en format de poche ; ses anciens recueils sont repris chez Gallimard en édition collective : *Créances, Carreaux*. Tout va bien, sauf qu'il n'a plus le temps d'écrire. Appelé aux quatre coins de la France pour des procès de cours d'assises, il ne cesse de boucler et de déboucler sa valise. Son ami René Saunier l'a convaincu de tenter sa chance avec lui au théâtre. Le public applaudit *Natchalo* (scènes de la révolution russe), *Deux hommes et une femme*, *Sang d'Espagne*, dont le succès ne dure pas plus d'une saison. Deux petits romans sans grande prétention littéraire, parus chez Albin Michel en 1920, *Bob et Bobette en ménage* et *C'est une belle fille !*, avaient déjà posé la question par le biais de la fiction : jusqu'où un personnage ambitieux peut-il aller sans perdre son âme ? S'agit-il d'arrivisme ou d'autodestruction volontaire ? De cette période de grande confusion émergent quelques œuvres écrites plus pour soi et pour ses amis que pour la faveur du public : *Archives du club des Onze*, récit farfelu dédié à Max Jacob, *Une orgie à Saint-Petersbourg*, bref roman autobiographique, *Vénus dans la Balance*, recueil orné d'une gravure de Pascin, et des petites plaquettes comme *Tout l'or du monde*, livres parus en édition rare, chez de jeunes éditeurs, et non chez Gallimard. En juin 1930, la revue *Sagesse* organise un banquet en l'honneur de Salmon, le soir même où Pascin se donne la mort. Un nouveau cercle d'amis se forme, qui inclura le poète Jean Follain, le peintre Alfred Gaspard et le sculpteur Volti.

**1930-1935 : La montée des périls.** Dès 1930, de nouvelles difficultés apparaissent, d'ordre privé et public. Pris par ses occupations professionnelles, Salmon a toujours usé de l'opium avec modération ; il n'en est pas de même pour Jeanne, beaucoup plus dépendante. En 1933, il a réalisé un vieux rêve, en s'installant dans l'île Saint-Louis, 13 Quai d'Anjou. Quelques mois plus tard, il faut déménager : Jeanne est attirée par les eaux de la Seine. Salmon loue alors un appartement à Montparnasse, 73 rue Notre-Dame-des-Champs. L'argent rentre par une poche et ressort par l'autre. Le poète renoue avec l'usage des ouvrages alimentaires (*Voyage au pays des voyantes*, 1931). En février 1936, il donnera aux Noctambules un récital poétique d'une semaine, en alternance avec Paul Géraudy, Francis Carco et Max Jacob. Le contexte international ne cesse de s'alourdir : crise économique, échec de la politique d'Aristide Briand et de la S.D.N., montée du

fascisme et de l'antisémitisme. On accuse Salmon d'avoir soutenu les « métèques » (Picasso, Chagall, Kisling, Zadkine, Lipchitz...) et d'avoir favorisé « le complot juif ». Les émeutes du 6 février 1934 lui montrent la faiblesse de l'ordre républicain compromis par une série de scandales, et l'alliance du petit peuple parisien avec les ligues d'extrême droite. Son recueil, *Saint André*, publié chez Gallimard en 1936, exprimera son désarroi. Il voit d'un côté des idéologies qu'il juge funestes et de l'autre un personnel politique incapable de défendre les valeurs de la démocratie à laquelle il reste attaché, malgré tout, par principe. Le centre de la vie littéraire s'est déplacé de Montparnasse à Saint-Germain-des-Prés. À la brasserie Lipp, Salmon préside le jury du Prix Cazes attribué pour la première fois, en 1935, à Roger Vitrac.

**1936-1949 : Le poète dans la mêlée.** Depuis 1928, Salmon est entré au *Petit Parisien* comme chroniqueur judiciaire ; pendant trois ans (1932-34), il a « couvert » le Tour de France. Le directeur du journal Élie-Joseph Bois envoie deux reporters sur le front de la guerre en Espagne, Andrée Viollis du côté des républicains, Salmon du côté des franquistes. Favorable à la politique de neutralité de Léon Blum, il est hostile à la guerre civile qui se double d'une lutte sans merci menée par les communistes contre les anarchistes ; tout ce qu'il voit, bombardements, exécutions sommaires, violations de sépulture, lui fait horreur. Le 14 août, à Salamanque, il a interviewé Miguel de Unamuno, grand écrivain contestataire, rallié tardivement au fascisme, qui se suicidera quelques jours plus tard. Cela provoque à gauche un tollé général. Lorsque Franco triomphe, Salmon réclame l'amnistie immédiate pour tous les républicains. Ses articles sont censurés. De retour à Paris, il s'explique avec Picasso qui le comprend sans l'approuver. Après l'*Anschluss*, il lance en juin 1938, dans *Le Petit Parisien*, une chronique intitulée « Autriche martyre » où il dénonce « un système méthodique d'élimination des Juifs » ; il en appelle à une politique d'union sacrée contre les nazis. En janvier 1940, il est envoyé comme correspondant de guerre à Beyrouth. Au Liban, en Syrie, il découvre des paysages bibliques, d'antiques vestiges et se laisse prendre au charme incomparable du désert. Il apprend, en juin, la mort dans l'âme, la défaite de son pays. Coupé de tout moyen de communication et ne recevant plus aucun subside de son journal, il débarque enfin à Marseille, fin octobre, et passe par Vichy pour obtenir le droit d'entrer en zone occupée. Sans un sou en poche, sans clés, il va sonner chez lui et retrouve Jeanne dont il était sans nouvelles depuis des mois : abandonnée de tous, elle est partie en exode avec les bagages du *Petit Parisien* ; puis elle a survécu tant bien que mal. Le compte en banque est vide, le loyer impayé ; Salmon n'hésite pas : il se rend au *Petit Parisien*. Il n'y trouve pas son ami Élie-Joseph Bois, exilé à Londres, mais une nouvelle équipe disposée à utiliser sa signature au mieux de ses intérêts. Les difficultés rencontrées iront au-delà de tout ce qu'il imaginait. L'extrême droite, qui ne lui pardonne pas d'avoir soutenu l'art « dégénéré » et qui n'a rien oublié de ses articles de 1938, le dénonce comme juif. Il faut subir les perquisitions et les interrogatoires de police. Au journal, on se défie de lui. Il vit reclus, tous volets clos, écrit des vers (*Odeur de poésie*, 1944) et commence à rédiger ses souvenirs. En hiver, l'appartement est glacial et Jeanne manque de mourir d'une pneumonie. Salmon a-t-il été un agent double comme certains l'ont affirmé ? Tout ce qu'on peut dire c'est que sa position dans la presse lui a donné les mains libres : il « passe

en douce » des articles de son vieil ami Arnyvelde (anagramme d'André Lévy) ; en l'absence de Kisling exilé à New-York, il cambriole son atelier, pour mettre à l'ombre ses tableaux menacés de saisie par l'occupant ; il fournit un alibi à un résistant poseur de bombes pris par la Gestapo. Quand il s'avère que Max Jacob n'est plus en sécurité à Saint-Benoît-sur-Loire, il lui propose de l'héberger. Max refuse. Avec Jean Cocteau et Sacha Guitry, Salmon tentera de le faire sortir de Drancy. En vain. Quand l'ordre d'élargissement arrive, Max est déjà mort, le 5 mars 1944, d'une congestion pulmonaire. Après la Libération, Salmon est mis en cause pour sa participation à un journal de la zone occupée et condamné à la peine minimale utilisée pour les cas ambigus : cinq ans d'indignité nationale. Il travaille pour le *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs* de Bénézit ; trouve du réconfort auprès de ses vieux amis, Edmond-Marie Poullain, lui-même grand résistant, Pierre Mac Orlan dont la position (anticommuniste et antinazie) a été très proche de la sienne, et Léon-Paul Fargue à demi paralysé qui l'utilise comme « nègre ». Le 1<sup>er</sup> janvier 1949, Jeanne meurt à l'hôpital Saint-Joseph d'un cancer généralisé.

**1949-1968 : Vie nouvelle.** À la brasserie Lipp, Henri Philippon a présenté à Salmon Léo, l'ancienne compagne de Roger Vitrac. Plus jeune que lui de quatorze ans, très élégante (elle a été mannequin chez Paul Poiret), pleine d'esprit, elle lui rend le goût de vivre. Il l'épouse le 29 octobre 1953, à la mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement. Dès 1952, il s'est réconcilié avec Picasso. En 1959, un grand banquet fête, à la Coupole, les quarante ans de *Prikaz*. En novembre 1961, Salmon quitte définitivement Paris pour Sanary où il a fait construire en 1937 une petite maison, La Hune, mitoyenne de celle de Kisling, La Baie. Sa terrasse devient le rendez-vous des amis. La femme du peintre Édouard Pignon, Hélène Parmelin, liée à Picasso, organise des rencontres entre les deux artistes, bientôt octogénaires. En 1963, Salmon est élu conseiller municipal à Sanary sur une liste de gauche. En 1964, il reçoit le grand prix de poésie de l'Académie française et Jean Paulhan lui rend un bel hommage sous la coupole. Délivré des servitudes du journalisme, bénéficiant d'une bourse octroyée par André Malraux, il écrit pour son plaisir un petit roman familial, *Sylvère ou la Vie moquée* (Gallimard 1956) et deux nouveaux recueils, *Les Étoiles dans l'encrier* (Gallimard 1952) dont le titre est tout un programme, et *Vocalises* (Seghers, 1957) série de quintils préoulipiens, réglés par leurs finales en A E I O U. Il se consacre aussi à son œuvre de mémorialiste, publiant après *L'Air de la Butte, Montparnasse* et *Rive Gauche*, les trois tomes de *Souvenirs sans fin*. En 1959, son petit neveu, Jean-Jacques Pauvert, édite *La Terreur noire*, chronique du mouvement anarchiste, et en 1968, un dernier roman fantaisiste, *Le Monocle à deux coups. La Vie passionnée de Modigliani*, grand succès de librairie, traduite en de nombreuses langues, permet de mettre du beurre dans les épinards. En 1967, Salmon devient commandeur dans l'Ordre des Arts et Lettres.

**12 mars 1969 : Mort** d'André Salmon, dans sa maison de Provence, auprès de Léo qui lui a offert vingt années de bonheur. Il laisse inédits son journal de voyage en Orient, *Échelles du Levant*, un quatrième tome de *Souvenirs sans fin* concernant son enfance, et un troisième recueil collectif, *Charbons*, qui devait faire suite à *Créances* et



*Carreaux.*

*Jacqueline Gojard*